

## LETTRE AU PETIT SOLDAT QUI N'EN REÇOIT PAS

PAR M. BRIEUX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

On sait l'émotion qui a saisi l'immense auditoire qui se pressait dimanche soir, à l'Auditorium, quand M. Brieux a lu avec tant d'art la « Lettre au Petit Soldat qui n'en reçoit pas » publié dans le *Bulletin des Armées*. Hier soir, à la demande du public et du Président de l'Institut, M. le Dr Vallée, M. Brieux, à la fin de sa conférence a de nouveau, au milieu de l'émotion générale, lu cette pièce touchante.

Or, nous sommes heureux de pouvoir publier aujourd'hui ce petit chef-d'œuvre, que tout le monde tiendra à conserver. M. Brieux qui est pa ti ce matin, ne pouvait nous passer le seul exemplaire qu'il avait du *Bulletin des Armées*, mais Mme Brieux a eu l'extrême obligeance, de copier pour le journal cette lettre extrêmement touchante de son distingué mari. Nous lui en sommes des plus reconnaissants. Voici le texte de cette jolie pièce.

Samedi, 5 octobre 1914

Évidemment, il y en a bien peu parmi nos soldats, qui ne reçoivent jamais de lettres, mais s'il n'y en a qu'un, c'est à celui-là que j'écris.

Je te vois d'ici, mon pauvre petit gars ; je vois ton embarras et ta tristesse lorsque le vague-mestre paraît, un paquet de lettres dans les mains, et fait appel : (Un tel... un tel... un tel...), et distribue aux mains avides les enveloppes qui renferment les vœux de la famille et les baisers des mamans. Tout le monde est grave et chacun tend l'oreille. Pas toi. Tu sais d'avance qu'il n'y a rien pour toi. Et même, lorsque tous les autres accourent au-devant du distributeur de joies, toi, si tu le peux, tout au contraire, tu t'écartes : tu sais que le paquet,

si gros qu'il soit ne contient rien pour toi et tu ne tiens pas à ce que les camarades constatent que tu n'as pas de famille et que personne ne t'écrit.

Tu ne pleures pas, tu es habitué à de pareilles mésaventures. Tu sais bien que tu n'es pas comme les autres. Les autres ont chacun un père et une mère : toi tu n'en as jamais eu, tu es tout seul.

Tu te bats cependant aussi bien que les camarades, et lorsque tu fais seulement aussi bien qu'eux, tu fais toi, quelque chose de plus.

Ils se battent eux autres pour défendre le foyer de leurs ancêtres et pour défendre leurs biens. Tu n'as ni foyer, ni ancêtres, ni biens, et tu te bats cependant avec autant de cœur que ceux qui reçoivent des lettres à chaque courrier. Pour qui, pour quoi alors, fais-tu le coup de feu ? Tu ne te l'es peut-être jamais demandé. Je vais te le dire.

Tu te bats pour l'avenir, les autres se battent pour le passé. Toi, c'est pour les enfants que tu auras. Si vraiment quelqu'un se bat pour un idéal, c'est bien toi. Tu te bats pour les petits Français qui viennent de naître et pour ceux qui naîtront, tu te bats afin qu'ils n'aient pas à subir la honte de la domination des Barbares, la domination de ceux qui giflent leurs propres soldats, la tyrannie des brutes qui achèvent les blessés, fusillent les vieux grands-pères, éventrent les filles, brûlent les villages, et bombardent les cathédrales.

Si tu meurs à ce métier, nul ne te pleurera mon pauvre gars, mais tu ne mourras pas.

Lorsque tu reviendras victorieux, tu sais bien que tu ne recevras que des hommages collectifs. Après avoir eu les vivats de la rue, tu te retrou-

veras tout seul, « comme d'habitude », tandis que les autres s'en iront vers des maisons où on les attend, se faire mouiller la moustache par les larmes joyeuses, des mains tremblantes et par les baisers des petits frères, un peu effrayés devant celui qui revient de la guerre. Il n'y a pas pour toi un coin de cheminée où l'on placera le jeune héros, petit gamin revenu vénérable et à qui l'on fera raconter devant des voisins invités tout exprès, ses misères et ses gloires.

Courage, mon bon petit bougre. Je vais te dire une chose, je vais te faire une prophétie : la jolie fille à qui tu penses, celle à qui tu n'as pas osé dire ton amour, celle que tu aimes ou que tu vas aimer, celle-là te regardera avec des yeux plus doux lorsque tu reviendras et qu'elle saura que tu fus courageux.

Vas-y donc et gaiement, ne penses pas que tu vas mourir. Il ne faut pas mourir. Et à la guerre, le meilleur moyen de ne pas être tué, c'est de tuer celui qui te vise. Fuir ne sert à rien : les balles rattrapent le meilleur coureur. Aie confiance ; la vie a été jusqu'ici injuste pour toi, et cruelle. Elle te doit une compensation. Tu l'auras. Ne te dis pas : « Je vais me sacrifier ». Dis-toi : « Je vais vaincre ». N'aie pas honte d'être celui à qui nul n'écrit. Sois fier. Les autres sont nés dans une famille toute faite. Toi tu auras l'orgueil de créer la tienne. Ils ont reçu : tu donneras, et ton rôle est le plus beau.

Encore une fois, mon enfant, courage, et bonne chance. Et laisse-moi t'envoyer un baiser, moi qui n'ai pas de fils, à toi qui n'as pas de père.

BRIEUX.

- De l'Académie Française.

## LA PAIX

Le saint évangile de Noël nous raconte que pendant que Jésus naissait dans la crèche de Bethléem, l'ange du Seigneur se présenta à des bergers veillant sur un des côteaux voisins : « Ne craignez point leur dit le messager divin, je vous apporte une nouvelle qui sera pour vous le sujet d'une grande joie ; il vous est né aujourd'hui un Sauveur ». Au même instant se joignait à l'ange une troupe de la milice céleste, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté.

La paix, c'est actuellement le grand but des prières de la sainte église. Les nations sont en guerre les unes contre les autres ; nous vivons à l'une des époques les plus troublées de l'histoire du monde. Qui veut la fin veut les moyens ; Dieu exaucera les prières de son église mais à condition que nous fassions disparaître les causes de la guerre. Ces causes, le pape Benoît XV a voulu les indiquer dans sa première encyclique : refroidissement de la charité, mépris de l'autorité, antagonisme des classes, désir effréné des biens temporels.

Or, il se trouve que du fond de la crèche, Notre Seigneur nous indique les moyens de trouver la paix avec nous-mêmes : l'humilité du cœur et la pauvreté du cœur ; le moyen de trouver la paix avec le prochain, la charité.

Ces divines leçons, c'est à la vieille Europe de les écouter et de les suivre ; mais, qui donc osera dire que nous n'en avons nul besoin au Canada ? Si nous n'avons pas ici comme là-bas, l'antagonisme des classes, n'avons-nous pas entre les différentes nationalités une lutte qui ne pourra disparaître que par l'esprit de charité, et serait-il difficile de découvrir ici comme ailleurs un grand refroidissement de cette vertu. Le mépris de l'autorité existe là bas et le Souverain Pontife explique qu'on ne doit pas s'en étonner, des lois « qu'il a plu aux gouvernements humains de faire dériver l'origine du pouvoir non plus de Dieu Créateur et dominateur, mais de la libre-volonté des hommes ». Ici l'autorité humaine reconnaît Dieu, mais ne remarque-t-on pas même dans les humbles un grand esprit d'indépendance.

« La cause de tous les maux est la cupidité », et le Pape découvre partout le désir des richesses. Vous n'hésitez pas à dire, que toutes choses égales d'ailleurs, le luxe est un mal plus grand au Canada qu'en Europe. Il est parmi nous un semeur de péchés et de crimes. Si du moins nous avions l'esprit de sacrifice : mais non, c'est l'évidence même, qu'ils sont rares ceux qui consentent à se sacrifier pour une noble cause.

Nous voulons bien être chrétiens ; mais, jusqu'à la croix, le chemin du calvaire répugne à nos âmes, à nos énergies.

Durant de longues années, on a dit de la vieille

France qu'elle était une nation pourrie. Les malheurs lui ont valu toutes sortes d'insultes. Elle a commis, c'est certain, des fautes que nous ne connaissons pas, et les catholiques ont subi des épreuves que nous ne subissons pas.

Mais un gouvernement athée n'a jamais pu détruire dans le peuple deux grands sentiments qui maintenant plus que jamais se font jour « le sentiment patriotique et le sentiment religieux ».

Si l'autorité civile refusant de reconnaître Dieu a été méprisée comme il fallait s'y attendre, l'autorité pontificale cependant a été respectée. Si le luxe a pénétré dans les grandes villes, dans les campagnes, du moins l'éducation a été austère. Ils sont encore nombreux les foyers où l'on retrouve les vieilles vertus chrétiennes et M. René Bazin pouvait conseiller à l'habitant canadien d'étudier le paysan français pour apprendre de lui les vertus de son état.

Aussi bien ce vieux pays dont on a surtout vu le mal, sans vouloir regarder le bien, donne actuellement au monde le spectacle des plus grands et des plus admirables sacrifices ; c'est pour cette raison qu'il ne périra pas.

Nous aimons à nous proclamer un peuple heureux. Prenons garde ; la paix dont nous jouissons est peut être une paix factice. Si l'orage qui s'est déchaîné sur l'Europe se déchaînait sur nous, serions-nous prêts ? Dieu assure la paix aux hommes de bonne volonté qui écoutent les leçons de J.-Christ et qui surtout les mettent en pratique.